

XYZ. La revue de la nouvelle

Vide et eau

Johanne Dubuc



Number 29, Spring 1992

Écrans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubuc, J. (1992). Vide et eau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 23–29.

VIDE ET EAU *

JOHANNE DUBUC

Comme d'habitude, en tirant sur la chaînette attachée au bouchon de la baignoire, il s'amuse des regorgements d'air dans les tuyaux répercutant leurs gargouillis jusqu'au renvoi du lavabo. Bouche, débouche, rebouche encore, il tend l'oreille et se bidonne des sons rauques qu'il imite, le bout de la langue contre les dents, par des vibrations de la glotte. Il grimace, roule les yeux, recommence son manège une dizaine de fois en serrant une petite rondelle de caoutchouc grège entre les doigts. Face à lui, j'observe son jeu inlassable tout en me savonnant. Je ris. Il a trois ans. J'en ai quatre. Et quand il s'arrête pour scruter plus loin l'orifice d'écoulement d'où sourdent les bruits étranges, il ne peut que sonder l'ombre entre les branches de la croix métallique où s'enchevêtrent quelques mèches de cheveux. Il remet le bouchon en place. Glisse sur les fesses en tournant le dos, cette fois, à la robinetterie. Les mimiques de mon jeune frère. Son sexe minuscule qui flotte sur l'eau. Les couleurs qui s'estompent. Puis la scène se fige en noir et blanc devant mes yeux pour ne resurgir que trente ans plus tard, de façon inattendue, comme un montage à mon insu au sein de ma mémoire.

Un souvenir banal. Inopiné. Un souvenir qui se double d'un sentiment d'étrangeté lorsqu'au bain, ce matin, ressassant ces images, je retrouve intactes mes perceptions d'alors. Un même état de réceptivité face aux odeurs; une même conscience du geste et du regard communiquant à mes sens un sentiment flou de déjà-vu. Je ressens jusqu'à la proximité de nos corps, jusqu'à la chimie

* Troisième prix du Concours de nouvelles d'XYZ 1991.

de cet espace entre nous deux me donnant l'impression, un moment, d'une régression subite à cette période précise de mon enfance. Pour un peu, je pourrais le voir, assis devant moi, tenant une bouteille de plastique vide inclinée à la surface de l'eau pour observer, quand il l'emplit, les bulles qui se forment à l'entrée du goulot. Je réentends les glouglous, le son des clapotis rythmant dans ma tête une succession de plans au ralenti ravivant les scènes de notre complicité d'antan. Je m'étonne de ce que celle-ci ait existé. Me culpabilise même un peu de ce qu'il n'en soit plus ainsi. Des remords refont surface. À force de penser à lui, de juxtaposer constamment les séquences du passé à la réalité présente, je ne peux qu'éprouver plus intensément mon impuissance à combler le fossé qui nous sépare. Des émotions nouvelles me travèrent. Des rapports nouveaux, entre nous, s'esquissent un instant, puis s'effacent devant l'évidence du leurre. Je crois que je me berne encore d'une relation idéale devenue impossible. Même si, il y a de cela pas très longtemps, j'observai des signes d'apprivoisement; même si, de son côté, avec ses clins d'œil et ses pichenettes sur ma joue, il avait renoué avec le langage de l'enfance comme si, inconsciemment, il avait voulu tout reprendre depuis le commencement, je sais malgré tout qu'il est des mots que nous ne nous dirons jamais. Au-delà de la pudeur des sentiments, ne subsistent que les aveux du silence où chacun de nous se terre, chacun à sa façon. C'est ainsi. Il y a un monde entre nous. Un vide que je tente de combler lorsque, anticipant la rencontre qui aura lieu plus tard ce matin, je l'imagine vêtu comme ce dimanche où, pour la première fois, à ma grande surprise, il s'amusait à me lancer des élastiques en visant mes jambes. Il jouait à l'esquive pendant que ma riposte se faisait attendre; pendant que je m'ajustais à un point de mire entre ses chevilles, cherchant à travers son talon d'Achille ce côté de lui plus fragile, ce côté de lui plus vulnérable. Sa véritable identité m'échappe. Son être intime. Son âme. Et quoiqu'il m'apparaisse inaccessible, que sa quête me semble paradoxale, j'ai en même temps curieusement l'impression, ce matin, de l'avoir dans la peau, de devenir lui, de poser, même, son regard sur les

objets qui m'entourent tout en éprouvant les mouvements de sa pensée, comme si j'étais mue par sa conscience étrangement unie à la mienne.

Je ne me sens pas la même.

Assise dans la mousse, les bras croisés sur mes genoux pour y poser la tête, je me le figure tantôt de face, tantôt de profil, cherchant, en vain, à déceler un sens caché derrière ses traits. Je revisionne, intérieurement, toute la gamme des expressions de son visage, m'étonne de ce que les moindres parcelles de sa physionomie soient avec tant de minutie enregistrées dans ma mémoire. Zoom au commencement de notre histoire. Gros plan sur l'ineffable où je fixe longuement le vide, où je guette je ne sais quelle révélation dans ses yeux, lesquels en croisant les miens me feraient croire non seulement à l'immédiateté de son regard, mais, aussi, à la douce lumière dans l'iris, à la vie d'un sentiment qui s'y manifesterait à mon égard et qui ne serait pas celui de la froideur.

Je me trompe peut-être. Probable que je suis en train de me méprendre de sa réelle affection pour moi, en me croyant la seule à déplorer ses apparences impassibles. Lui si peu loquace. Ses tendances taciturnes. Encore ai-je longtemps présumé qu'elles étaient les conséquences d'une ancienne querelle d'enfants, laquelle je tente d'occulter, quelques heures seulement avant ce rendez-vous que j'appréhende, en me laissant submerger par le souvenir de nos baignades.

Ainsi, me complaisant à le revoir tout petit, une barbe de lanoline moutonne sa frimousse de pirate Ivory, alors qu'il se penche et se mire devant le trop-plein vissé à la baignoire dont la surface polie lui renvoie, comme s'il regardait trop près d'un objectif, le reflet déformé de son minois moussu. Il relève la tête à la hauteur de la robinetterie. Des répliques du même mouvement apparaissent simultanément sur le chrome du robinet et des deux manettes où, par un jeu d'optique exagérant les distances, les dimensions de son visage me semblent à peine de la grosseur d'une bille. Si loin et si près à la fois. J'ai du mal à réfléchir. Toutes ces facettes de lui que je tente de rassembler sont autant de morceaux du miroir brisé où

mon cœur se blesse. Qu'un incessant kaléidoscope de simagrées diverses; que les fracas d'un vertige où se cristallisent soudainement tous les âges. En même temps, on dirait que je fais corps avec un fluide émané de notre enfance à partir duquel j'amalgame les ombres vives jouant dans les auras de l'eau. Comme si c'était hier. Ses pieds et ses mains s'agitent dans la mousse, battent plus fort et m'éclaboussent, pétaradant de plus belle, ne me laissant que le feu du savon dans les yeux. C'est étrange. De plus en plus, j'ai l'impression de m'incorporer aux images passées tout en retrouvant l'acuité des sensations et des odeurs qui les avaient imprégnées. Une osmose sans nom. Un moment où je nous sens tellement ensemble que je me demande s'il n'y a pas, présentement, une concomitance de nos pensées autour du même souvenir subitement réactivé dans ma chair. Une télépathie presque douce. Un état de réceptivité, pour ma part, que le manque de sommeil de la veille, malgré la fatigue des larmes, exacerbe tout en émoissant mes défenses; tout en laissant émerger de ma mémoire des scènes anodines de notre enfance que je croyais avoir oubliées. Des images fixes. Celle d'un élastique rouge enroulé autour de son poignet. Les marques dans la peau. Et les cadrages inattendus de ces images que je me rappelle en me demandant pourquoi.

Pendant que le film des années défile au ralenti, des bribes de sa voix hors champ me parviennent en filigrane des scénarios anciens. J'entends nos rires et nos mots puérils autour des bains que nous prolongions pour retarder l'heure d'aller au lit. Nos petits cris et nos onomatopées lancés comme des trucs incantatoires pour conjurer les affres du sommeil. J'entends... l'envers des chatouillis; les murmures du marchand de sable et du bonhomme Sept Heures. J'entends... les terreurs enfantines qui me reviennent. Celles du vide. De la noirceur.

Moi: Ferme pas tes yeux.

Lui: M'endors.

Moi: Parle-moi un peu.

Lui: Mmm...

(Silence)

Moi: Hey!

Lui: Quoi?

Moi: J'ai peur.

Lui: Fais dodo.

Moi: Y fait noir.

Lui: Mais non.

Moi: Parle-moi.

Lui: ...

Moi: Hey!

(Silence)

Moi: Parle-moi encore.

C'était toujours la même histoire. Les fantômes, les farfadets; les vampires cachés dans les placards ou sous les sommiers. Les gnomes, les loups-garous. Bien sûr... lui éveillé, j'avais moins peur. Je respirais mieux. Quand il était endormi, je ne savais déjouer la nuit qu'en me laissant porter par le bercement de sa respiration régulière, ma tête posée sur sa poitrine pour seulement écouter son petit cœur battre sous son pyjama doux. Je combattais la fatigue. M'abandonnais, à la fin, à des musiques douillettes scandées par ce rythme rassurant sous la flanelle. Puis, les images de la veille, peu à peu, s'estompaient. Bouboum, bouboum. Un fondu au noir jusqu'au sommeil.

Je ferme les yeux. M'enfonce dans l'eau jusqu'au cou en devenant le crépitement feutré des milliers de bulles qui éclatent une à une sur mes synapses assoupies. Mes oreilles à fleur d'écume. On dirait mes neurones en forme de nénuphars mousseux qui se dissolvent. Ma tête pleine d'hippocampes de brume. On dirait des globules d'air et d'eau portant les arcs-en-ciel illusoire où crève le silence. Pour la première fois, depuis l'enfance, j'ai l'impression d'un même langage entre nous avec des aveux en musique qui tacitement se font sentir. Une même longueur d'onde qui persiste. Sans voix. Lui et moi ne faisant qu'un dans l'encens d'un bain chaud.

J'ouvre les paupières. Mon regard erre au plafond et longe les murs comme à l'affût d'un signe particulier au sein de ce mystère ambiant. Les objets d'aujourd'hui deviennent, soudainement, ceux

d'hier; passent, sans transition, de la couleur au noir et blanc. Retour en arrière. Un souvenir-écran monochrome. La brosse à cheveux sur la console. Le coup sur la tête. L'inconscience. L'hôpital. En accéléré. Dix jours sans le voir. Interminables. À entendre des mots nouveaux: épilepsie, encéphalogramme. Dix jours. Les pleurs cachés dans la chambre. Les remords. La peur de le perdre. Puis la sollicitude dont je l'avais entouré à son retour de l'hôpital. Le bonheur de le retrouver; de le couvrir de bisous. Dix jours. Mes effusions de tendresse. Mes promesses. Le désir de me faire pardonner; de tout réparer. Tous ces sentiments d'alors... les mêmes qu'aujourd'hui. Décuplés. Décuplés...

Coupez!

L'onde-écran sans paroles ne me renvoie plus l'image que d'un matin muet. Un moment. Un lourd silence. Un vide immense creusé par un vif sentiment de présence. L'éternelle antinomie. L'absence qui se fait sentir là où l'absoute se fait entendre.

Vide et eau.

Je retire le bouchon de la baignoire. Tel un fondu enchaîné au cinéma, je confonds, encore une fois, le présent et le passé en regardant ma main se substituer progressivement à la sienne. Un geste banal que je répète. Un tourbillon à la surface de l'eau. Une spirale fluide entre les mèches de cheveux qui s'entrelacent autour de la croix métallique. Je remets le bouchon en place. Encore. Les mêmes sons. Les mêmes gargouillis. La même conscience du geste et du regard; la même impression d'étroite proximité de nos corps. Comme s'il était là. En moi. Autour de moi. Préservant ce même désir de rester au bain, comme au temps où nous les prolongions pour retarder l'heure d'aller au lit.

Dodo...

Requiescat in pace

C'est déjà l'heure. Les lieux du rendez-vous que j'appréhende. Il est là...

... Couché.

Autour de son pouce dissimulé sous ses mains jointes, un élastique s'enroule en garrot pour le tenir fléchi. Je scrute

longuement son visage. Son sourire en coin figé. J'ai l'illusion, un moment, de voir ses traits s'animer.

Moi: J'ai peur.

Lui: ...

Moi: Ferme pas tes yeux.

Lui: ...

Moi: Parle-moi encore.

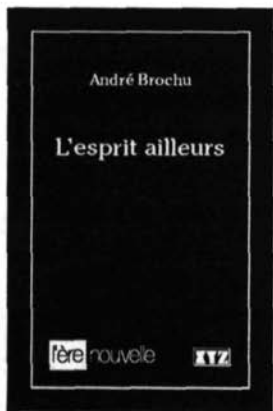
Ce matin, les cris poussés du fond des nuits blanches se désagrègent en silence. Déjà, un autre monde entre nous. J'ai froid. La neige. Tombe.

XYZ



l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



André Brochu

L'esprit ailleurs

Ils courent, ils courent! Ils et elles. Après quoi? Une étoile, mon Dieu, celle que chacun s'invente pour traverser la vie avec un œil au-dessus du réel. Ce n'est pas que le réel soit si plat, mais il est, en somme, inconsistant.

138 p., 14,95 \$